

Les Cahiers Anne Hébert

Le succès d'Anne Hébert écrivaine, de Québec à la France

Guy Lavorel

Numéro 15, 2018

Anne Hébert, le centenaire : réception, traduction, enseignement de l'œuvre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1110964ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1110964ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre Anne-Hébert

ISSN

1488-1276 (imprimé)

2292-8235 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavorel, G. (2018). Le succès d'Anne Hébert écrivaine, de Québec à la France. *Les Cahiers Anne Hébert*, (15), 40–52. <https://doi.org/10.7202/1110964ar>

Résumé de l'article

Anne Hébert a vécu plus de 30 ans de sa vie à Paris. Elle y a obtenu deux prix à dix années d'intervalle, la critique française appréciant son oeuvre surtout romanesque. Qu'en est-il aujourd'hui de sa réception, surtout universitaire en France ? Sans doute il convient de voir l'évolution en vingt ans des études québécoises en France. Si, il y a 20 ans, on consacrait les cours de la littérature québécoise aux oeuvres facilement diffusées dans l'Hexagone, avec *Maria Chapdelaine*, puis les romans de Gabrielle Roy ou Anne Hébert, désormais tous les genres et tous les textes pénètrent dans l'université française : Michel Tremblay, Jacques Poulin, Robert Lalonde ou Dany Laferrière. Que lit-on alors d'Anne Hébert en France aujourd'hui ? On lui a consacré des colloques, dont un célèbre à la Sorbonne, et on a gardé cette auteure au programme dans des universités comme Poitiers, Limoges, Paris, Aix ou Lyon. Mais des changements s'affichent. Les romans comme *Kamouraska* ou *Les fous de Bassan* font toujours recette, y compris auprès des étudiants étrangers, chinois et même canadiens ! Mais l'accès facile aux éditions québécoises permet de découvrir aujourd'hui les nouvelles du *Torrent* et même les *Poèmes*. Pourquoi ce maintien d'intérêt ? Trois éléments au moins : des personnages féminins et des jeunes ardents de vie et de potentialité ou d'autres féroces, le tout dans un cadre enchanteur repris au cinéma ; l'évolution de la société québécoise, de la Révolution tranquille à nos jours ; plus encore, un style d'introspection ou de lyrisme avec un jeu sur les personnes qui fouillent dans la psychologie de personnages face aux questions de la vie. Les réformes en France ont peut-être menacé l'enseignement de la littérature québécoise, en diminuant les potentiels horaires. Pourtant certaines universités ont vu les cours optionnels devenir obligatoires, grâce en grande partie au succès assuré d'Anne Hébert.

© Guy Lavorel, 2018



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le succès d'Anne Hébert écrivaine, de Québec à la France

GUY LAVOREL

UNIVERSITÉ JEAN MOULIN LYON 3

Résumé : Anne Hébert a vécu plus de 30 ans de sa vie à Paris. Elle y a obtenu deux prix à dix années d'intervalle, la critique française appréciant son œuvre surtout romanesque. Qu'en est-il aujourd'hui de sa réception, surtout universitaire en France? Sans doute il convient de voir l'évolution en vingt ans des études québécoises en France. Si, il y a 20 ans, on consacrait les cours de la littérature québécoise aux œuvres facilement diffusées dans l'Hexagone, avec *Maria Chapdelaine*, puis les romans de Gabrielle Roy ou Anne Hébert, désormais tous les genres et tous les textes pénètrent dans l'université française : Michel Tremblay, Jacques Poulin, Robert Lalonde ou Dany Laferrière. Que lit-on alors d'Anne Hébert en France aujourd'hui? On lui a consacré des colloques, dont un célèbre à la Sorbonne, et on a gardé cette auteure au programme dans des universités comme Poitiers, Limoges, Paris, Aix ou Lyon. Mais des changements s'affichent. Les romans comme *Kamouraska* ou *Les fous de Bassan* font toujours recette, y compris auprès des étudiants étrangers, chinois et même canadiens! Mais l'accès facile aux éditions québécoises permet de découvrir aujourd'hui les nouvelles du *Torrent* et même les *Poèmes*. Pourquoi ce maintien d'intérêt? Trois éléments au moins : des personnages féminins et des jeunes ardents de vie et de potentialité ou d'autres féroces, le tout dans un cadre enchanteur repris au cinéma ; l'évolution de la société québécoise, de la Révolution tranquille à nos jours ; plus encore, un style d'introspection ou de lyrisme avec un jeu sur les personnes qui fouillent dans la psychologie de personnages face aux questions de la vie. Les réformes en France ont peut-être menacé l'enseignement de la littérature québécoise, en diminuant les potentiels horaires. Pourtant certaines universités ont vu les cours optionnels devenir obligatoires, grâce en grande partie au succès assuré d'Anne Hébert.

Mots-clés : Actualité, Enseignement, Personnages, Introspection, Peinture sociale.

On a dénoncé depuis 2007, mais aussi avant, une habitude française qui consiste à récupérer dans l'élite de ses écrivains des auteurs francophones de pays étrangers. C'est le cas, entre autres, de Jean-Jacques Rousseau, d'Henri Michaux, de Léopold Sédar Senghor, d'Eugène Ionesco et de bien d'autres. Et curieusement dans cette liste ne figurent pas d'écrivains québécois, avec cependant quelques exceptions, qui viendraient du cinéma ou de la chanson. On récupère plus facilement le « Français » Louis Hémon et *Maria Chapdelaine*, Félix Leclerc ou Gilles Vigneault, Céline Dion, Garou et d'autres, tout en révélant, parce qu'on ne saurait y échapper, leurs origines... On peut alléguer qu'avant la Révolution tranquille, bon nombre d'écrivains québécois, acadiens ou même franco-manitobains devaient se faire publier en France, comme l'avoue Anne Hébert, et donc avoir une reconnaissance plus difficile. Or précisément Anne Hébert reste une écrivaine québécoise, même si elle est amplement publiée au Seuil, même si elle réussit à obtenir en dix ans d'intervalle le Prix des libraires et le prix Femina, même si elle passe à Paris une grande partie de sa vie, ce qui, de son aveu même, lui donne une distanciation par rapport à son pays. Mais c'est donc au Québec que ses racines la rendent profondément attachée. Une question se pose alors : quelle considération a-t-on eu et a-t-on encore en France pour cette écrivaine d'outre-Atlantique ? Sans nul doute elle est et reste une des plus étudiées, et sa réception n'a pas diminué, quand bien même elle a évolué. C'est pourquoi nous voudrions d'abord montrer comment l'enseignement de la littérature d'Amérique du Nord dans l'Hexagone s'est modifié au cours des années, puis comment Anne Hébert a toujours remporté un vif succès malgré une évolution évidente des œuvres étudiées, pour nous attarder finalement sur les raisons mêmes de cette réussite.

Quelle est donc, plus généralement, la réception des œuvres québécoises en France ? On pourrait d'abord remarquer que même aujourd'hui nos libraires ne s'empressent pas de mettre des rayons de littérature francophone, sauf à les confondre avec la littérature française. On trouve bien plus facilement la littérature étrangère, notamment anglophone. Les lecteurs d'œuvres québécoises sont donc des initiés, des convaincus, mais désormais aussi de plus en plus de curieux renseignés par des événements importants, comme les journées du Salon du livre, ou encore toutes les rencontres franco-québécoises.

Il faut alors s'intéresser plus particulièrement à l'enseignement universitaire et savoir que, dans les années 1990, quelques universités se targuaient de dispenser un enseignement sur la littérature francophone d'Amérique du Nord. On retrouvait joyeusement, aux colloques souvent internationaux, des collègues notamment de Poitiers, Limoges, Bordeaux, Nantes, Paris, Rennes, Aix et Lyon. Dans ces différentes villes, il ne s'agissait généralement que de deux heures hebdomadaires de cours magistraux et d'un minimum de travaux dirigés, comprenant littérature et langue. Quelques thèses aussi pour des étudiants volontaires mais travaillant sur un corpus réduit, quand ils n'allaient pas au Québec. Quels auteurs étaient donc promus au rang d'auteurs à l'étude ? Ceux auxquels les éditions, essentiellement françaises, permettaient d'accéder, à savoir d'abord Louis Hémon avec *Maria Chapdelaine*, puis Michel Tremblay, Gabrielle Roy et, donc, Anne Hébert. À cette époque, faire un choix sur l'œuvre qui serait étudiée dans l'année universitaire suivante était une gageure ! En effet, les éditions au Québec restaient encore de diffusion difficile et les libraires français, pas trop zélés, ne pouvaient vous promettre la disponibilité d'un livre édité au Québec que dans un délai de six mois, soit la veille de la fin des cours. C'est pourquoi les enseignants se rabattaient soit sur quelques photocopiés, soit sur des œuvres éditées par des maisons comme Grasset ou le Seuil. Anne Hébert avait donc un privilège, essentiellement pour ses romans, mais encore d'une façon limitée aux *Chambres de bois* et à *Kamouraska*, qui étaient les deux seuls qu'on trouvait au Seuil. Il faut savoir qu'il n'était pas rare d'entendre un libraire vous demander de quel auteur russe était ce dernier livre ! Ajoutons que tant Gabrielle Roy qu'Anne Hébert cherchaient à prouver un français d'excellente facture, ce qui à l'époque était une exigence indispensable et sans doute leur donnait plus de crédit, mais ne donnait pas accès à toute la spécificité et à la saveur du parler populaire québécois. Il restait cependant la valeur et l'enchantement particuliers de leurs œuvres.

La première nouveauté était venue d'auteurs qui se sont imposés, comme Réjean Ducharme, puis surtout Michel Tremblay, Jacques Godbout ou, en Acadie, Antonine Maillet. Avec leurs œuvres, on découvrait d'une nouvelle façon une société en transformation et un langage plein de saveur. Le roman de Tremblay *C'tà ton tour*, *Laura Cadieux*, celui de Jacques Godbout, *Salut Galarneau* ! ou la pièce *La Sagouine* de Maillet ont réjoui des jeunes épris de cette vitalité particulière. Pourtant, le roman des écrivaines gardait amplement ses droits ainsi que la poésie, et c'est encore Anne Hébert ou son cousin de Saint-Denys Garneau qui, en France, avait les principaux suffrages. Ces œuvres poétiques pleines de fraîcheur et de profondeur ravissaient la

jeunesse estudiantine, la rendaient avide des éléments de la création d'une manière que je n'aurais jamais imaginée. Sans doute l'innocence qu'on y trouve ainsi que le ton biblique de nombreux passages donnaient à leur lecture une aura particulière. Quant aux romans de l'auteure, ils offraient une peinture sans risque de se ternir.

Après les années 2000, les conditions ont nettement changé. Non pas que les libraires lyonnais ou même parisiens aient mis à disposition plus de livres québécois ou acadiens, mais l'arrivée à Paris de la Librairie du Québec a tout modifié, dans la mesure où on se permettait de mettre la pression et où on nous assurait qu'en deux jours on pouvait recevoir de cette librairie tous les ouvrages à un bon prix et sans difficulté, ce qui était vrai. On a pu alors envisager des études variées sur des auteurs tels que Gaston Miron, Marie-Claire Blais, Jacques Poulin, Hubert Aquin, Robert Lepage, Robert Lalonde, Dany Laferrière ou, en Acadie, France Daigle. On s'efforçait alors de donner, au fil des œuvres, une idée tant de la variété de l'écriture que de la richesse des genres, sans oublier la nouvelle ou la chanson.

Mais c'est la condition même de l'enseignement qui a changé. Les échanges internationaux s'étant développés, quelle ne fut pas ma surprise de voir arriver à mes cours des étudiants chinois, japonais, américains et même québécois ! C'était une matière à option, mais tous devaient suivre ou souhaitaient même suivre des cours (c'était parfois au début bien difficile pour certains) et on réclamait à côté de la langue de la culture francophone ! En 2008, l'idée nous vient, à l'Université Jean Moulin Lyon 3, d'échanger trois heures de cours optionnels contre deux heures obligatoires : avec une heure en moins, nous gagnions ! Que devient Anne Hébert au sein de cet enseignement ? Sans aucun doute une auteure préférée, que l'enseignement dans d'autres universités françaises met également de plus en plus en avant, et qu'on retrouve aussi dans des manuels destinés aux lycéens, certes de manière limitée mais significative. Le colloque de la Sorbonne en mai 1996 a consacré cet attachement que définit bien Madeleine Ducrocq-Poirier dans sa « Préface » aux *Actes*: « Traduite à l'étranger [...], Anne Hébert jouit d'une audience internationale du fait qu'elle intéresse ses lecteurs à des titres variés, qu'elle suscite des approches multipliées, tant sensibles que réfléchies. » (Ducrocq-Poirier, 1997 : 13)

Depuis, l'enseignement de la littérature d'Amérique du Nord et de la francophonie s'est bien amplifié en France, même s'il reste parfois mis à part. Et Anne Hébert est toujours là, très aimée par les étudiants.

Il nous faut maintenant voir quelles sont les œuvres préférées d'Anne Hébert dans l'enseignement en France et en montrer l'évolution. L'étude de la réception des œuvres d'Anne Hébert a déjà été présentée, notamment dans les *Cahiers Anne Hébert*¹, mais c'est celle qu'elle connaît auprès de nos étudiants et plus particulièrement à Lyon 3 que nous voulons ici évoquer.

Nous avons dit que sa connaissance a été dépendante de la diffusion de ses livres, en particulier en raison des maisons d'édition et aussi des prix littéraires, qui forcément donnent une sérieuse avancée dans les ventes et donc dans la publicité d'un écrivain. Ainsi on a largement privilégié les romans.

Les chambres de bois (1958) a souvent été choisi pour au moins deux raisons : c'est d'abord une histoire qui renvoie à une époque tant sociale que littéraire, en ce sens qu'on est face à une société où la passion est confrontée aux interdits, et à une littérature dite de tradition, mais aussi de transition vers la modernité; ensuite les personnages, surtout féminins, sont entre le rêve, la mythologie et la réalité qui va de l'amour à la solitude, de l'enfermement à la mort. Autant dire que sont réunis tous les ingrédients d'un roman qui, dans son écriture, va séduire de jeunes lecteurs. Rapprocher alors ce roman de la poésie qui transcende le rêve est plus que tentant, d'autant que le poème « Les chambres de bois » (*OCI*, 2013 : 259) y conduit naturellement. C'est même tout le recueil du *Tombeau des rois* qui évoque une « chambre fermée », un monde « de plus en plus étroit », des « petites villes », « la fille maigre », comme pour mettre en relief par contraste les « grandes fontaines », le monde de l'eau et des songes, la force de la vie. Et le recueil *Mystère de la parole* se termine par cette déclaration très représentative : « La vie est remise en marche, l'eau se rompt comme du pain, roulent les flots, s'enluminent les morts et les augures, la marée se fend à l'horizon, se brise la distance entre nos sœurs et l'aurore debout sur son glaive. » (*OCI* : 315-316)

1. Voir Jacques Michon (1997) et notamment les *Cahiers Anne Hébert*, n° 4, sous la direction de Christiane Lahaie, et n° 5, sous la direction de Nathalie Watteyne.

C'est pourquoi les étudiants de lettres, mais les autres également², apprécient cette poésie éclatante, et n'ont pas de peine à la comprendre. De plus, c'est une belle occasion d'entrer dans des explications de versification, car Anne Hébert manie à l'envi le vers libre, parfois bref et très imagé, mais aussi un verset plus biblique et d'une grandeur claudélienne. Un des poèmes préférés, pour sa valeur artistique et sa valeur évocatrice, était « Les pêcheurs d'eau » (*OCI* : 240), car il donne à voir un reflet du monde et il présente le portrait d'une couseuse, aussi belle que dans un tableau de Jean-François Millet.

C'est ensuite le roman *Kamouraska* qui exerce une fascination sur l'ensemble des étudiants. Le titre renvoyant à un toponyme québécois d'origine amérindienne a déjà un pouvoir évocateur que sa signification en langue algonquienne, « Là où il y a des joncs en face », rend plus attrayant encore. Et en plus il contient en son sein le mot « amour »... Que retient-on d'emblée ? Ce récit de neige et de sang est consacré à une passion racontée essentiellement par une femme en proie à ses souvenirs et à ses délires. La peinture de sa vie face à un premier mari ivrogne et violent lui donne des accents de puissante tragédie, laquelle se joue dans divers lieux qui ont tous un pouvoir évocateur très fort : celui de sa demeure avec une famille comprenant des tantes et une servante au rôle essentiel, celui de la seigneurie de Kamouraska entourée d'une nature sauvage riche d'attraits, et celui de son amant médecin, dans sa demeure, dans sa course meurtrière et dans sa fuite. Il règne dans le livre une séduction et une folie d'amour, une folie de meurtre, tout autant que la conscience permanente d'une victime marquée par son destin. On est tenté de faire un rapprochement avec *Les chambres de bois*, pour voir les constantes et l'évolution données par l'auteure à des personnages placés dans des situations qui, dans les deux romans, se recourent à plus d'un titre. Il y a pourtant une spécificité qui attire les étudiants, fascinés par la puissance de l'écriture pour rendre compte des sentiments et des vicissitudes sociales de l'époque. L'attrait qu'exerce cette œuvre dans le cadre de l'enseignement universitaire est renforcé par la possibilité de projeter le film réalisé par Claude Jutra, quelle qu'en soit la version. Si l'on y perd dans l'introspection des personnages, on est conquis par certains tableaux ou portraits qui associent le réalisme et le quasi-fantastique dans ses couleurs et ses images de grande beauté. Sans aucun doute cette œuvre jouit d'une estime importante, quelle que soit l'époque où on l'enseigne.

2. En effet, le cours est proposé en option à tous les étudiants étrangers, en lettres et sciences humaines, quelle que soit leur discipline d'origine.

Plus récemment, jusqu'en 2012, une autre œuvre et un autre film ont su captiver plus de cent étudiants : il s'agit des *Fous de Bassan* (1982). Ces jeunes retiennent d'abord encore un drame, et l'âge des victimes joue, d'autant que le lyrisme du texte appuie sur ce que vivent les deux héroïnes principales, mais aussi Stevens ou le mystérieux Perceval, face à des adultes et à un pasteur sans moralité. Ce qu'ils remarquent rapidement, c'est qu'on a un journal intime, à plusieurs voix, brûlant d'émotions, mais aussi une sorte de roman policier trompeur, surtout avec l'enquête qui va être menée. Nous verrons plus loin que leur analyse va plus profondément, mais ils trouvent d'emblée dans ce texte des thèmes de réflexion qui sont les leurs et qui leur paraissent dits avec force, conviction, avec du réalisme autant que de l'envolée poétique. Il faut reconnaître qu'on hésite au début à aborder comme étude un récit de meurtre, d'abus sexuels et de suicide, dans un lieu fermé comme Griffin Creek, où règne une religion austère. On craint vraiment qu'une telle évocation fasse fuir tous les jeunes lecteurs. Mais il n'en est rien, car on s'efforce de revenir à une histoire de mer et de vent, de complète nature, de féminité, où se mêlent la recherche de soi, quels qu'en soient l'âge, le désir et la recherche d'amour. Et cet assemblage aussi fascinant qu'effrayant fonctionne très rapidement et retient toute l'attention de ce public hétéroclite, puisque d'origines culturelles bien variées. La beauté qui caractérise les adolescentes séduit alors tout autant que la poésie de beaux passages. Ainsi, à titre d'exemple, l'évocation du bain de Felicity ou cette description du bord de mer et de sa lumière par Nora, explication qui donne lieu à un vif intérêt :

J'aime les journées blanches de chaleur, le ciel et l'eau se reflétant mutuellement, une fine buée tiède répandue partout, la batture molle, couleur d'huître, la trace des pas s'effaçant à mesure. La ligne d'horizon est insaisissable. Le premier jour du monde n'a pas encore eu lieu. C'est d'avant le partage de l'eau d'avec la terre. J'ai six ans et j'accompagne mon oncle John qui vient de relever ses filets à marée basse. (*OCIII*, 2014 : 418)

Mais là ne s'arrête pas la prédilection des étudiants pour Anne Hébert. L'accès plus facile à toutes les œuvres a permis d'aborder les nouvelles, principalement celles du *Torrent*. Ce recueil a le mérite d'offrir une grande variété de textes. On serait tenté d'abord d'y voir un avant-goût des futurs romans, avec une peinture de la société québécoise d'une époque antérieure à la Révolution tranquille. C'est bien le cas, surtout si l'on regarde le premier et les deux derniers textes, où les rapprochements avec divers romans sont nombreux. Mais ce serait oublier l'originalité de deux écrits au moins : l'un plein d'humour et de satire, « La maison de l'Esplanade », avec une saveur toute balzacienne ou digne des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly, et l'autre qui

se révèle une merveille de poésie sur la danse, « L'Ange de Dominique ». On est sûr de rencontrer un intérêt constant pour ces sept nouvelles, même si la première, qui sert d'éponyme au recueil, s'impose d'emblée à la lecture par sa force, dans la peinture des personnages et la progression des événements, jusqu'à l'embouchure finale. On a pu retenir à juste titre, à propos de François, de la nouvelle « Le torrent », qu'il s'agissait d'un personnage « dépossédé » dès le début et ayant une « épouvantable richesse » à la fin (Harvey, 1982 : 11). Si ce personnage et celui de sa mère restent gravés dans la mémoire, on n'oubliera pas non plus le cheval Perceval, ni Amica, qualifiée de « diable » (OCV, 2015 : 675). On sait que les Québécois préfèrent parfois les nouvelles aux romans, car ils les jugent plus denses, plus difficiles à maîtriser. Ce recueil en tout cas donne une possibilité de lecture complète et directe de chacune d'elles, et même si la première, « Le torrent », est déjà comme un petit roman, tout l'ensemble recueille une adhésion avec des préférences que chacun attribue à l'une ou l'autre nouvelle, selon sa personnalité.

Dans un cours donné juste avant Noël, nous avons fait allusion au petit conte charmant, souvent oublié, « Trois petits garçons dans Bethléem³ » (OCV : 789-790). Étant la publication la plus ancienne de l'auteure, il a de l'importance, d'autant qu'on y est loin de la critique contre le christianisme et la violence qu'on attribue souvent à son auteure. Certains jugements confondent peut-être la femme et l'œuvre. Lors de l'une de nos rencontres avec l'auteure, avec son calme et son sourire, Anne Hébert nous demandait d'un petit air malicieux (je cite de mémoire, mais c'est encore bien précis) :

Ai-je donc l'air si redoutable quand on me voit?... Je n'aime pas la violence et mes personnages ne sont que des inventions dues peut-être à mes lectures ou à quelques connaissances rencontrées, ou encore à une volonté d'échapper à des démons... Mais qu'on ne vienne pas trop chercher de la psychanalyse dans mes œuvres, on l'a beaucoup trop fait. C'est de la création et la réalité n'est pas la fiction...

Et elle s'emportait quand même en évoquant de Saint-Denys Garneau, qu'on a osé accuser de suicide, alors que, dit-elle, « c'était un accident, il était cardiaque et il a eu un malaise dans sa barque. Ce fut terrible pour moi, car avec lui c'était grand, sa croyance, sa force d'aimer⁴ ».

3. Paraît d'abord dans *Le Canada français*, vol. 25, n° 4, décembre 1937.

4. Entretien personnel avec Anne Hébert, mai 1996.

En dehors de ces œuvres narratives, il reste le théâtre que nous n'avons guère étudié en classe, si ce n'est dans quelques allusions, même si Anne Hébert aimait tant le petit théâtre, déjà en famille. Mais nos successeurs à l'enseignement de la littérature québécoise s'en sont chargés, en évoquant *Le temps sauvage*, et semblent toujours trouver une grande écoute. Et il en est de même pour les romans plus récents comme *L'enfant chargé de songes* ou *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*. Telles sont les œuvres étudiées, avec à chaque fois une grande curiosité, un intérêt, voire une passion pour les personnages et l'écriture particulière de l'auteure.

Les étudiants, qu'on consulte en fin d'année, nous ont rapporté être sensibles à trois éléments majeurs de l'œuvre d'Anne Hébert.

Tout d'abord, il s'agit d'une peinture exceptionnelle de la femme. La femme apparaît dans plusieurs situations et à plusieurs âges. C'est en premier lieu une femme de la nature, une Ève sauvage. Et c'est l'enfance ou l'adolescence qui en rend magnifiquement compte, à l'image de la petite fille des *Enfants du Sabbat*, de Nora dans *Les fous de Bassan* ou même d'Aurélien dans *Kamouraska*, si l'on retient sa fougue sauvageonne et une fréquentation particulière d'une nature pure et innocente. Ces personnages suivent cette nature jusqu'à l'éveil du désir, impétueux et générant une forte ardeur. C'est bien celle qui anime Nora et que vient sublimer quelque peu, sans l'éteindre, l'amour d'« Olivia de la Haute Mer »... Voilà donc des personnages entre vie et ivresse, entre joie et folie, pourtant voués à quelque mort, sans que celle-ci dise le dernier mot des jeunes filles... Toutes ces caractéristiques ne peuvent qu'emballer un auditoire de jeunes étudiants et étudiantes.

Mais on découvre aussi au fil des romans la femme à la vie gâchée, comme Irène surtout, dite froide et stérile par le pasteur, et qui va au suicide ; mais aussi Nora et Olivia victimes tant du pasteur que de Stevens, ou encore celle qui se nomme Madame Rolland et qui n'est plus Elisabeth. Ces femmes, mais aussi les hommes, sont victimes de la tyrannie vécue dans la famille avec des hommes violents, des personnages autoritaires, comme Madame Tassy, et surtout Claudine, la mère de François, signes d'une époque à l'éducation et à la religion rigoureuses.

Ce qui les caractérise en définitive, c'est qu'elles sont des femmes éprises de liberté, et que l'âge ne les prive pas de cette recherche, comme Felicity se baignant au petit matin (*OCIII* : 418), rappelant en quelque façon l'ange de Dominique ; c'est encore Olivia dont Stevens dit : « cette fille est libre dans la mer » (*OCIII* : 406), ou encore Catherine malmenée et humiliée jusqu'à la découverte de son printemps :

« Nous sommes au paroxysme de la liberté » (OCV : 724), et qui dans son geste meurtrier « a vu luire je ne sais quelle enfance, jardin d'où elle demeure à tout jamais chassée » (OCV : 727). La mort peut apporter cette liberté ou une transcendance gagnée dans une fusion avec la création, ce qui fait dire à Olivia : « [N]i lune ni soleil ne peuvent plus m'atteindre. » (OCIII : 497) Plusieurs questions viennent des étudiants : la vieillesse donne-t-elle plus de liberté, de conscience, ramène-t-elle à l'enfance ou enferme-t-elle dans un carcan stéréotypé, à l'image de Madame Tassy qui fait montre d'une expérience sans contestation possible, ou plus encore de l'irremplaçable Stéphanie de Bichette et de son entourage, dans « La maison de l'Esplanade » ? Nul doute qu'on trouve ces deux types, mais aussi qu'on voit bien où va la préférence de l'auteure.

Le deuxième élément qui ressort de la lecture estudiantine de ces œuvres est la présentation d'une société en évolution. Il est important de voir comment les œuvres dessinent une mutation entre ce qui précède la Révolution tranquille et la période dite postmoderne. Anne Hébert se présente comme une prophétesse, dans la mesure où elle sent bien combien la révolte gronde et va inexorablement vers un « printemps » rénovateur. Cette révolte est accumulée, comme celle de Catherine, à coup d'humiliations successives rentrées, et elle ne peut alors qu'éclater avec violence.

Tout est venu d'une société aux principes draconiens, imposés avec force et appuyés sur une religion puritaine. Mais on découvre un monde hypocrite que certains veulent dénoncer, mais ils ne sont pas entendus ; l'amour apparaît alors comme un salut, mais passionné il se heurte aux interdits, même celui de « la joie » pour François (OCV : 664), et ne trouve guère que tromperie. Combien alors se trouvent étrangers dans ce monde, où l'altérité est tantôt une nécessité (on se refait, on renaît) tantôt une charge (l'étranger est un banni), et pourtant combien d'êtres qui ne cessent de se dédoubler ! C'est alors un monde de cris, comme ceux de Perceval dans *Les fous de Bassan*, personnage très prisé par les étudiants, et qui nous a permis d'évoquer un thème récurrent et significatif de toute l'œuvre, dans la mesure où il montre une autre forme d'altérité, à savoir le handicap. Celui-ci frappe bien des personnages : outre Perceval, il y a François, que sa mère a rendu sourd, Madame Tassy aux deux pieds bots, mais aussi Olivia aux pieds palmés, ce qui pourrait nuire à sa beauté, mais la rend plus proche de l'eau purificatrice⁵. En somme, Anne Hébert montre combien la société offre des images contradictoires et de perpétuels passages

5. « Elle est là dans le battement de la mer montante, à la limite de l'attention. Scrutant le mystère de l'eau. Elle perçoit dans tout son corps la rumeur de l'eau en marche vers elle. Vague après vague elle interroge l'eau pour en tirer un secret. » (OCIII : 487)

qui font regretter l'âge d'une innocence, celle d'une « petite fille⁶ », mais aussi de vouloir devenir femme... Autant de variétés qui parlent aux étudiants et les font errer du rêve à la réalité d'un pays en pleine mutation.

Le troisième intérêt porté par les étudiants est celui du style particulier d'Anne Hébert, riche, varié autant dans les poèmes que dans les romans ou nouvelles. Il offre un souffle plein d'originalité et surtout de modernité. Deux spécificités principales sont observées et retenues quasi spontanément par notre auditoire étudiant.

La première est ce que des critiques stylisticiens ont appelée métalepse, et qui s'associe à une polyphonie énonciative, une parole à plusieurs voix. Il s'agit de cette faculté exceptionnelle de l'auteure à s'insinuer dans la parole de ses différents personnages. Par ce procédé bien dominé et qui sort le genre romanesque d'un style traditionnel, le style de la confidence autant que du monologue tragique peut permettre à Elisabeth de se dédoubler, d'être actrice des événements et narratrice, ce qui rappellerait en quelque manière Marcel Proust, dont Anne Hébert était admiratrice. Mais plus encore, on passe d'un personnage à l'autre dans des récits ou des prises de conscience introspectives. Dans *Kamouraska*, on peut donc alterner les récits pour des événements semblables, et les rendre ainsi plus révélateurs. Dans *Les fous de Bassan*, le procédé est encore accru, puisqu'on a successivement les récits des divers acteurs, chacun apportant sa vision et son particularisme. On est un peu comme dans *Les liaisons dangereuses*, avec un roman par journaux intimes au lieu de lettres, mais chaque lecteur peut confronter les divers avis, tant pour la vérité d'une énigme policière qu'une saisie de caractères, voire d'âmes des personnages. Et même dans les nouvelles du *Torrent*, on va jusqu'à s'interroger sur le recueil qui offre des recoupements, comme si chaque morceau ajouté aux autres finissaient par constituer un ensemble complet, tant dans le message donné que dans les divers tons employés, de la tragédie à l'humour ou à la poésie. Les étudiants sont alors particulièrement intéressés par la modernité d'une écriture qui s'efforce d'exprimer aussi bien un drame que les agitations de l'âme qui en témoignent.

La deuxième spécificité est alors un style heurté, plein d'une volonté de conviction ou d'appel au secours, quand ce n'est pas violence, en sorte qu'apparaît mieux le calme de l'expression fausse et hypocrite. Ce style, qui se veut narratif, cède pourtant le plus souvent à l'émotion et montre un lyrisme qui permet de reconnaître, dans de nombreux traits, la poésie des premiers écrits de l'auteure. Plusieurs procédés permettent au lecteur d'observer la prise d'émotion sur le récit. On note tout d'abord

6. L'expression revient de roman en roman.

l'abondance des phrases nominales, courtes, qui le plus souvent renvoient à une analyse menée par le moi narrateur. Ensuite des passages aux images significatives, comme dans « L'Ange de Dominique », ou dans le récit d'Olivia, élèvent la parole à un chant personnel. La syntaxe et le rythme y deviennent particuliers pour évoquer le merveilleux, le désir passionnel, la violence. Ce souffle haletant, qui surprend jusque dans les aveux de Perceval, conquiert rapidement les lecteurs, quand bien même ceux-ci sont de cultures variées. On les voit réceptifs et à même de poser des questions fort pertinentes.

Tel a été et demeure l'attrait des œuvres d'Anne Hébert. Des écrits d'une époque correspondant à la Révolution tranquille à celle d'un postmodernisme qui a changé la société, l'auteure plie son style à ces besoins de renouveau et les lecteurs évoluent dans le même sens. Si certains s'interrogent sur l'avenir de l'enseignement de la littérature d'Amérique du Nord en France, nous pouvons leur affirmer qu'il se porte bien et même se généralise, de manière différente, étant tantôt optionnel tantôt obligatoire. Pour nous à l'Université Jean Moulin Lyon 3, c'est un enseignement à part entière, pour faire connaître la richesse des différentes littératures et écritures d'expression française. Depuis une trentaine d'années, Anne Hébert y occupe une place prépondérante et devrait s'y maintenir. Les romans et les films qui y sont liés ont la préférence. Mais c'est l'ensemble de l'œuvre qui reste adulé, tant elle correspond aux préoccupations des êtres humains d'aujourd'hui, jeunes d'abord mais aussi plus adultes, un cours réservé au troisième âge ayant eu aussi ses amateurs convaincus. Dans un monde en mutation et en questionnements, l'intérêt ressenti par la jeunesse étudiante va à la peinture d'une société qui s'ouvre à la Révolution tranquille, qui cherche la beauté dans la nature et la véritable passion, mais se heurte au mensonge et à la violence ; c'est aussi la force des caractères qui s'exprime tant dans la poésie que dans un récit aux voix multiples. Et en définitive, le succès c'est de voir cette auteure grandement appréciée par un public très hétérogène. C'est bien donner raison à un choix plus exigeant qu'il n'y paraît, qu'Anne Hébert a toujours respecté et qu'elle a exprimé avec simplicité : « [J]e crois au salut qui vient de toute parole juste, vécue et exprimée. » (*OCI* : 291)

Bibliographie

DUCROCQ-POIRIER, Madeleine (1997), « Préface » dans Madeleine Ducrocq-Poirier [et al.] (dir.), *Anne Hébert, parcours d'une œuvre. Actes du colloque de la Sorbonne*, Montréal, L'Hexagone : 13-17.

HARVEY, Robert (1982), *Kamouraska d'Anne Hébert. Une écriture de la Passion*, suivi de *Pour un nouveau Torrent*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec/Littérature ».

LAHAIE, Christiane (dir.) (2003), « Anne Hébert et la critique », *Les Cahiers Anne Hébert*, n° 4.

MICHON, Jacques (1997), « Perception et réception des premières œuvres d'Anne Hébert (jusqu'en 1960) », dans Madeleine Ducrocq-Poirier [et al.] (dir.), *Anne Hébert, parcours d'une œuvre. Actes du colloque de la Sorbonne*, Montréal, L'Hexagone : 21-32.

WATTEYNE, Nathalie (dir.) (2004), « Dimensions poétiques de l'œuvre d'Anne Hébert », *Les Cahiers Anne Hébert*, n° 5.